

On te laisse l'enfant

— Tu fais quoi ?

— Je vagabonde.

— Comme Croquette dans le champ ?

— Comme Croquette.

Il est étonnant cet enfant. Il pose des questions et ne va pas au bout de son questionnement. Plus les réponses sont précises, plus il demande des précisions. Plus les réponses sont vagues, plus il s'arrête rapidement. Elle le comprend, il est comme Croquette, plus l'espace est vaste, plus elle gambade seule.

Il est arrivé par la plus froide soirée de l'hiver, bagage endormi. Ils n'ont rien dit, ils l'ont déposé.

Il était tard. Elle n'avait eu que le temps de préparer une chambre pour le petit : « On arrive dans une petite heure, on se sépare, plus rien ne va, on te laisse l'enfant. Je ne peux pas t'en dire plus, c'est trop compliqué. L'enfant sera mieux avec toi. »

La sonnette retentit, la voiture était devant la porte, le moteur tournait. Un petit paquet ébouriffé, les yeux gonflés de sommeil sortit en titubant, poussé par une main fébrile. « Dès que je peux, je t'appelle. Merci pour lui, merci pour moi. Je pars vite, j'ai un avion à prendre. »

L'enfant s'appelait Jean. Ils ne s'étaient jamais vus. Il ne voulut pas manger, il ne voulut pas boire, il voulut bien se coucher. Ils montaient quand la sonnette retentit à nouveau. « Sa valise, il y a tous ses papiers dedans, encore merci » La silhouette s'engouffra dans la voiture. Elle qui pense toujours à tout, elle ne s'était même pas rendu compte que l'enfant était sans bagages !

Elle se tourna vers Jean, prête à plaisanter, sur leur étourderie, mais l'air hagard de l'enfant, épuisé, triste, l'arrêta.

« Montons, on trouvera un pyjama dans ta valise.

— Et mon doudou. »

Elle ouvrit la valise, il prit le doudou en la regardant, se jeta sur le lit, s'endormit. Tout habillé, sans se laver les dents ; ce n'était pas le plus important. Elle lui enleva avec délicatesse les chaussures, le recouvrit du seul drap pour qu'il n'eût pas trop chaud. Elle laissa la porte entrouverte.

Il était minuit.

Un enfant inconnu, son petit-fils, dormait dans la chambre que sa mère avait quittée il y avait quinze ans. Une carte postale pour les anniversaires, les vœux ; deux cartes par an qui lui permettaient de suivre les déplacements de sa fille. Une carte pour la naissance de Jean. Cet appel vers onze heures. Cet enfant de cinq ans.

Son départ, ce passage éclair, aucune explication. La nuit fut compliquée. Les souvenirs envahissaient les moments de veille, comme de sommeil ; rêves ou cauchemars ? Et cet enfant déposé hâtivement... un bouleversement dans sa vie. Dans leur vie. Un de plus !

Ils ne s'étaient dit que quelques mots. Ni bonjour, ni bonne nuit. Il avait refusé toutes ses propositions d'un mouvement catégorique de la tête. Un seul mouvement énergique pour dire oui, pour s'enfoncer dans le sommeil. Le son de sa voix pour parler de son doudou résonnait encore, fragile et déterminé.

Elle revoyait ses yeux, tristes, embués de larmes. Larmes de fatigue, de détresse ? Les deux peut-être ! Comment, paquet déposé à la hâte, en pleine nuit, témoin des difficultés de ses parents qu'elle ne pouvait qu'imaginer, allait-il construire sa vie ? Où allait-il la construire ? Elle se souvint des paroles de sa fille : « Sa valise, il y a tous ses papiers dedans (...) » Alors, ce n'était pas que pour quelques jours ! « Je pars vite, j'ai un avion à prendre. » Elle partait loin !

Elle finit, pétrie d'angoisse, par sombrer dans un sommeil agité, habité d'enfants dépenaillés, qui parcouraient sans fin un espace non identifié. Elle était au centre, affolée, n'arrivant pas à s'extraire de ce vacarme insensé. Une voix se faisait de plus en plus distincte : Grand-mère, Grand-mère...

Elle se redressa. Il était là, dans l'embrasement de la porte, tout nu, à contre-jour, éclairé par le couloir. Rêve ou réalité ?

- Grand-mère, j'ai froid, mon lit est tout mouillé, tu as oublié de me faire faire pipi avant de me coucher. Tu m'as couché tout habillé, hier soir !

Situation inattendue, ton de reproches de ce petit bonhomme venu d'ailleurs. Après toutes les angoisses de la nuit elle fut prise d'un fou-rire qui autorisa l'enfant à sauter sur le lit, à venir se blottir, glacé, contre ce corps secoué de spasmes contagieux.

Ce fut ainsi qu'ils commencèrent leur nouvelle vie, dans une débauche de rires.

— Et puis, je t'interdis de m'appeler Grand-mère, ça me vieillit.

L'enfant était parti de plus belle dans son fou rire qui lui réchauffait le corps, le cœur.

— Pourtant c'est vrai tu es vieille.

— Mais c'est bien parce que c'est vrai, que je ne veux pas que tu le dises, appelle-moi Lucile !

Il partit de nouveau dans un fou rire qui entraîna celui de sa grand-mère. Entre deux hoquets, il lui rappela qu'elle s'appelait Germaine, c'était sa maman qui le lui avait dit.

— Et tu crois que c'est beau ! C'est pire que Grand-mère, je préfère mon deuxième prénom !

Il se tut, Lucile, cela lui rappelait quelque chose, la maîtresse en classe leur avait raconté une histoire, Lucie la luciole. Il prit son pouce et bredouilla :

— D'accord, tu seras ma luciole.

Raconte-moi

Oui, elle vagabondait. Comme Croquette dans les champs. A droite, à gauche, plus loin, plus près...A la recherche de quoi ?

Elle essayait de comprendre ce qu'avait été sa vie. Vie bien fade, seule depuis le départ de sa fille. Veuve depuis longtemps, du moins c'était ce qu'elle disait. Mais un jour de dispute l'adolescente lui avait reproché ses cachotteries. Quelles cachotteries ?

Si elle avait un peu modifié son passé, c'était pour sa fille. Un peu pour elle aussi. Quand les enfants sont petits, on ne peut tout dire, alors devant leurs questions, on arrange le passé dérangeant. Les fictions deviennent réalité, la réalité prend des allures de fiction !

Jean était encore trop jeune pour connaître toute l'histoire de sa mère. Lucile lui en parlait souvent, à chaque fois elle lui en disait un peu plus. Il écoutait, ne posait jamais de questions. Il avait peur de ce qu'elle pourrait lui dire, il préférait la laisser faire. Depuis le premier jour où il était arrivé chez elle, sans la connaître, il lui faisait confiance. Sa mère ne l'aurait jamais laissé à sa grand-mère si elle n'avait pas été digne de confiance ! Elle lui disait souvent, ta grand-mère est une sainte femme. Il ne savait pas ce que cela voulait dire mais le ton lui indiquait que c'était une grande qualité.

Il avait maintenant six ans, il était fier de rentrer à la grande école. Sa mère n'était pas revenue. Elle lui envoyait des cartes postales d'un lointain pays. Il refusait de savoir quel pays, de le situer sur la mappemonde. Il préférait penser que demain, peut-être, elle sonnerait ; pour cela il ne fallait pas qu'elle fût trop loin !

Maintenant qu'il était grand, il avait repéré dans les récits de sa grand-mère des anomalies. Il lui avait bien dit un jour, qu'elle devait se tromper, que ça n'allait pas avec un récit antérieur. Alors, si tu ne me crois pas, lui avait-elle dit, je ne te raconterai plus rien. Devant la déception de l'enfant dont les yeux se troublaient de larmes, il avait autant besoin d'entendre parler de sa mère, que sa grand-mère avait besoin de parler de sa fille, elle l'attira vers elle, il se lova dans ses bras.

Il avait raison, parfois elle pouvait se tromper dans ses souvenirs, changer des dates, des lieux, mais l'essentiel était vrai. Vrai, elle essayait de s'en persuader. Alors reprenant son pouce, comme lorsqu'il était tout petit, heureux de savoir qu'elle « racontait vrai » se moquant des détails, il lui demanda de reprendre son récit.

— Raconte-moi ma maman, raconte.

Lucile avait bien essayé de lui parler de son père, ce fut impossible, il refusa. Elle ne savait ce qui était arrivé. Et lui, que savait-il ? Ce qu'il savait, c'était qu'il ne voulait rien en savoir. Comme elle ne savait rien, il ne risquait rien, mais elle ne saurait rien.

C'était un enfant calme, mélancolique, capable de laisser éclater un bonheur de vivre, une colère, auxquels on ne s'attendait pas. Sa grand-mère lui avait dit un jour qu'il était un véritable petit volcan. Devant son regard interrogateur, elle lui expliqua. Il sourit ; alors il lui ressemblait. Ce fut à son tour d'être interloquée. Il sortit en sautillant : « Alors, si tu ne comprends même pas ce que tu m'expliques » !

Elle rangeait les livres dans la bibliothèque, libérant le dernier rayon, en bas.

Il lui avait reproché de n'avoir accès, qu'à des livres qui ne l'intéressaient pas. Reproche qui répondait à son propre reproche. Elle le cherchait partout dans la maison et l'avait trouvé, perché sur une chaise qu'il avait installée sur un guéridon. C'était fou de prendre de tels risques !

— Fou, fou s'était-il mis à crier, et tu crois que ce n'est pas fou, de mettre des livres qui ne m'intéressent pas en bas ! Tu dois bien en avoir qui m'intéresserait, alors je cherche !

— Mais tu n'aimes pas lire !

— Tu es bête, tu ne comprends rien ! Je n'aime pas lire les livres qui ne m'intéressent pas ! A l'école, je lis.

Son petit volcan capable de déverser de la joie, pouvait aussi crier sa colère. Elle comprit. Non ce qui déclenchait cette éruption, mais qu'elle n'était pas due à ce qu'il prétendait. Elle lui proposa de ranger la bibliothèque avec elle, en mettant à sa portée ce qui pouvait l'intéresser.

- Et tu crois que je sais ce qui peut m'intéresser ? C'est les adultes qui doivent savoir, c'est la maîtresse qui choisit nos livres.

Il quitta la pièce en marmonnant. Elle est trop vieille pour savoir. Il s'arrêta, se retourna, les larmes aux yeux. Elle aussi avait les yeux brillants. Il se jeta dans ses bras, en sanglots.

— Qu'est-ce qu'elle lisait ma maman quand elle avait mon âge ?

Les livres

Il jouait dehors avec Croquette.

La vieille chienne était patiente avec lui. Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus envie de courir après un objet qu'on lui lançait ! Mais cet enfant avait tellement besoin de jouer, qu'elle faisait des efforts, courait après les divers objets en traînant un peu l'arrière-train, percluse de rhumatismes. Au bout d'un moment, essoufflée, elle se couchait et plus rien ne pouvait la décider à bouger. Déçu, il rentra, en râlant après Croquette qui était trop vieille. C'était ce que Lucile lui avait expliqué quand il s'était étonné de son peu d'allant.

Il s'ennuyait un peu pendant ces vacances scolaires. Il partit à la recherche de Lucile, sans faire de bruit, il aimait la surprendre et lui faire peur. Quand c'était réussi, il riait comme un fou, quand elle faisait semblant d'avoir peur, ça se voyait, elle ne savait pas bien feindre, ce n'était pas amusant. Il sillonna la maison, personne. Alors si maintenant elle se cachait ! Il parcourut à nouveau les pièces, regarda dans les placards, elle était trop vieille pour se cacher sous les lits ! Il s'apprêtait à l'appeler, tant pis, il ne pourrait la surprendre, quand il vit un rai de lumière sous la porte de la cave. La porte grinça, son jeu favori tombait à l'eau.

— Viens me rejoindre, je cherche des livres qui ont appartenu à ta maman.

Il dévala les marches. Elle était assise sur une vieille chaise, fouillait dans une malle.

— Je crois me souvenir que j'avais mis tous ses livres d'enfant, d'adolescente, à la cave.

— C'est quoi « adolescente » ?

— C'est quand on sort de l'enfance et qu'on n'est pas encore adulte. Vers 11 ans, 12 ans, ça dépend.

— Alors il ne faut pas les prendre, il y a longtemps que maman sera venue me chercher.

— Je prendrai en priorité ses livres d'enfant, mais si je trouve les autres je les monterai aussi, quand tu viendras me voir tu pourras les lire ou les prendre pour chez toi.

Si elle croyait que sa maman mettrait autant de temps pour venir le chercher, elle se trompait. Mais si cela lui faisait du bien de le croire, il ne fallait pas le lui dire. Il voyait bien qu'elle était seule, pas d'amis, elle ne sortait pas, il était seul à lui tenir compagnie, avec Croquette. Il fallait lui laisser croire qu'il resterait longtemps.

— Tu peux prendre aussi les autres, on ne sait jamais.

— Tu as raison, on ne sait jamais.

Il sourit, il avait réussi. Il aimait lui faire plaisir, même si souvent il la bousculait. Si elle n'avait que lui, lui, n'avait qu'elle, enfin pour l'instant.

Elle lui proposait bien d'inviter des copains de l'école, mais il ne voulait pas, il n'était pas pour rester dans cette école, il attendait que sa maman vînt le chercher, alors ce n'était pas la

peine de se faire des amis, après il faudrait les quitter, et ça, il savait que c'était difficile ! Il n'avait que 5 ans quand il était arrivé chez Lucile, mais il se souvenait combien son école, sa maîtresse, ses copains et copines lui avaient manqué. Plus que sa maman ! Il réfléchit. C'était normal, sa maman, il savait qu'elle reviendrait le chercher, il y pensait tous les jours. Son école, il savait qu'il n'irait plus. D'abord parce qu'il n'était pas certain de retourner dans la même ville, et puis, comme le lui avait dit Lucile, il avait grandi, il n'irait plus en maternelle, il ne verrait plus sa maîtresse, il retrouverait ses copains qui avaient grandi eux aussi. Il haussa les épaules, ses copains qui avaient grandi, ça ne l'intéressait plus !

Il se répétait la phrase « ...quand tu viendras me voir tu pourras les lire ou les prendre pour chez toi ». Oui il aurait bientôt, un chez lui, avec sa maman.

Ils cherchèrent mais ne trouvèrent que des jeux, pas de livres. Lucile se souvint qu'elle les avait donnés à une association, elle le rassura. Elle avait dû les mettre au grenier, elle les chercherait quand il serait à l'école, car ce grenier était un capharnaüm ! Elle avait raison, il n'aimait pas les cafards, aussi ne lui proposa-t-il pas de l'aider à les trouver. Il se souvint des cafards contre lesquels sa mère avait lutté, elle lui avait dit que c'était sale, répugnant.

— Tu les nettoieras bien.

— Bien sûr, ils doivent être plein de poussière.

Il se moqua d'elle, elle n'arrêtait pas de lutter contre la poussière dans la maison, ce qui le faisait rire ; cela ne servait à rien, elle revenait tout de suite ! Il ne lui parla pas des cafards, elle se moquerait de lui !

L'école reprit, il travaillait bien, en quelques mois il sut lire. Il savait que cela ferait plaisir à sa maman. Elle lui disait quand il avait du mal à se réveiller, que l'école était ce qu'il y avait de plus important pour bien grandir, alors il se réveillait vite. Il était bien encore un peu fatigué, elle commençait tôt son travail, le déposait à l'accueil de l'école. Il y retrouvait deux copains et une petite fille, Lise qui s'occupait toujours de lui. Il était un peu triste il ne retrouvait plus leurs visages. Aussi avait-il demandé à Lucile une photo de sa maman, il avait peur de ne plus la reconnaître.

Ils cherchèrent, dans des albums, dans des boîtes de biscuits, une photo. Ils en trouvèrent mais elles ne plaisaient pas à Jean. Il ne reconnaissait pas sa maman, elle était trop jeune ! Dans un tiroir du buffet Lucile trouva une photo d'identité, reliquat de photos faites pour la demande d'un passeport, c'était la plus récente qu'elle avait. Jean fut content, c'était bien sa maman. Rassuré, il accepta de regarder avec plus d'attention les autres photos et la découvrit, enfant, adolescente. Il n'avait jamais pensé à sa maman enfant, sa maman était l'adulte qui s'occupait si bien de lui. Ses habits, sa coiffure, le firent rire. C'était la mode à cette époque lui expliqua Lucile. Une drôle de mode, pensa-t-il.

Régulièrement il demandait les livres de sa maman. Lucile avait espéré, avec les jours qui passaient, qu'il n'y penserait plus ; ce fut l'inverse. Il fallait trouver une solution.

Elle l'attendait à la sortie de l'école, radieuse. Il vit son rayonnement, il voyait tout cet enfant.

— Tu as une bonne nouvelle ?

Si sa maman était arrivée...! Il n'en parlait plus car il avait bien compris qu'à chaque fois cela faisait de la peine à sa grand-mère mais y pensait souvent, tous les jours, plusieurs fois par jour. Il n'oubliait jamais de lui dire bonjour et bonsoir. Et dans la journée, il y avait toujours quelque chose qui la lui rappelait.

— Une surprise.

Ils accélérèrent le pas. Il n'osait y croire, et pourtant, plus il approchait, plus il la voyait. A la porte de la maison. Non, assise dans le fauteuil face à la télé. Il ralentit le pas.

— Tu n'as plus envie de la surprise ?

Il avait peur. La maison approchait. Il lâcha la main de Lucile, partit en courant. Il s'arrêta net devant la porte. Il avait bien deviné, elle était à l'intérieur. La porte résista, elle était fermée à clé, mais on fermait toujours la porte à clé quand on rentrait. Elle devait avoir sa clé ! Il attendit que Lucile ouvrît la porte, fila au salon, personne. Il courut partout, personne. Lucile entra, le trouva debout, figé devant la bibliothèque.

— Tu as vu que je les ai trouvés !

Elle était allée au marché acheter des livres d'occasion à un brocanteur. Les rayons du bas étaient garnis. Bibliothèque verte, rose, rouge et or. Les collections qu'elle avait achetées à sa fille qui adorait lire.

Il éclata en sanglots, ouvrit la bibliothèque, et devant Lucile médusée, sortit les livres, un à un, qu'il jeta à travers la pièce.

Après la tempête

Cela faisait plusieurs jours qu'il mangeait à peine, dormait mal. Habituellement si calme à l'école, attentif, il attira l'attention de la maîtresse par sa nervosité, sa petite mine. Elle demanda à sa grand-mère qui venait le chercher, si elle pouvait voir les parents.

Alors Lucile, laissant l'enfant dans la cour, apprit à la maîtresse qu'elle avait la garde de son petit-fils. C'était une situation pas facile. Elle avait eu besoin des conseils, de l'aide d'une assistante sociale pour monter tout un dossier pour que le juge acceptât de lui confier la garde, sans que cela ne portât préjudice à la mère. L'absence de père, la mère absente, n'avaient pas facilité les démarches. Heureusement que sa fille avait donné tous les papiers concernant l'enfant et une lettre où elle souhaitait, pour l'instant, confier son fils à sa mère, en attendant que sa situation se stabilise. Maintenant, tout était en ordre d'un point de vue administratif.

Oui, Jean n'était pas bien ces jours-ci, elle lui raconta l'événement. Comment la surprise qu'elle lui avait préparée s'était transformée en drame. Il avait cru à l'arrivée de sa mère.

Il s'était réfugié dans sa chambre après s'en être pris aux livres. Elle lui montait des plateaux repas qu'il touchait à peine, mais elle avait depuis hier soir, l'espoir qu'il allait surmonter son chagrin. En effet, en rentrant de l'école il avait accepté de goûter et lui avait demandé où étaient les livres de sa mère.

Elle lui avait dit la vérité, ne les trouvant pas, elle avait acheté les livres chez un brocanteur, sa mère avait lu ces histoires dans les collections qu'elle avait retrouvées. Elle en avait, se souvenant des titres, commandé d'autres que le brocanteur essaierait de lui procurer. Ces pauvres livres maltraités étaient rangés dans des cartons à la cave. Ils avaient convenu que ce week-end, ils les rangeraient ensemble dans la bibliothèque.

— Vous avez eu raison de lui dire la vérité, les enfants ont des antennes, ils détectent toujours les mensonges, même lorsqu'ils sont pieux, surtout lorsqu'ils sont pieux. Ne vous en faites pas, il aura compris que vous vouliez lui faire plaisir ! C'est un enfant très mûr pour son âge, avec un vocabulaire très riche qui fait oublier qu'il n'a que 6 ans, avec une sensibilité à fleur de peau. N'hésitez pas à aborder ce qui le préoccupe, ce qui vous préoccupe, s'il le partage avec vous ce sera moins lourd pour vous, pour lui. Il parle toujours de vous avec beaucoup de tendresse.

Ils rentrèrent, goutèrent en silence. Chacun, perdu dans ses pensées.

— Tu ne me parles plus ? Tu es fâché ?

— Non, j’attends.

Elle frissonna, qu’attendait-il ? Elle savait que l’attente était horrible ! Depuis que sa fille avait quitté la maison, elle passait son temps à attendre : une carte, une lettre, un coup de fil, sa venue. Elle savait combien cette attente coupait de tout. Les autres ne l’intéressaient plus. Elle n’osait pas sortir à certaines heures, si sa fille appelait ! Le téléphone portable l’avait un peu libérée, quand elle sortait, elle mettait le renvoi sur son portable. Une belle invention, bien utile, surtout depuis qu’elle avait Jean, elle sortait plus souvent avec lui. Elle se souvint des paroles de la maîtresse : « N’hésitez pas à aborder ce qui le préoccupe, ce qui vous préoccupe, s’il le partage avec vous ce sera moins lourd pour lui. »

— Tu attends quoi ?

— J’attends que tu me dises pourquoi tu es restée avec la maîtresse, vous avez parlé de moi ?

— Que de toi. C’est parce qu’elle t’avait vu malheureux, qu’elle a voulu parler à ta maman.

Elle lui raconta leur entretien, dans le moindre détail.

Maintenant sa maîtresse savait tout. Il vivait en plein chez sa grand-mère, sa maman qui vivait seule était loin, il ne voulait pas parler de son papa. Il espérait toujours l’arrivée de sa maman, il avait été très malheureux ces derniers jours à cause de sa grand-mère qui avait voulu lui faire une belle surprise.

— Elle a été ratée ta surprise.

— Oui, je n’ai pas pensé qu’un petit garçon de 6 ans qui attendait sa maman ne pouvait imaginer comme surprise que l’arrivée de sa mère !

— Je ne suis plus petit, je suis à la grande école, je sais lire, et bientôt j’aurai 7 ans.

— Tu sais, moi aussi je l’attends ta maman, j’attends ma fille.

— Je sais, c’est pour ça que je ne t’en parle jamais, quand je t’en parle ça te fait de la peine, ça me fait de la peine.

— Il va falloir arrêter de ne pas se parler de crainte de se faire de la peine ! Ta maîtresse a dit qu’il fallait qu’on parle tous les deux de ce qui nous tracassait, pour partager notre peine.

— Tu sais elle voit tout en classe, elle sait tout. Elle a raison ; c’est comme le gâteau, quand on se le partage, on en a moins. Et on n’a pas de crise de foie !

Elle sourit, il reprenait ce qu’elle lui disait quand il se jetait sur les gâteaux ; il avait compris le message de la maîtresse.

Le week-end était là. Jean devait être levé, cela faisait un moment que Lucile entendait du bruit en bas. Elle le trouva au salon avec les livres autour de lui. Les deux cartons étaient trop lourds, il n'avait pu les monter de la cave, il avait fait des va-et-vient avec les livres. Il l'attendait, tout en les feuilletant, pour savoir comment les ranger.

— Et si nous déjeunions avant ?

Il n'attendait que cela. Ils allèrent à la cuisine, elle fut étonnée de voir la table mise pour le petit déjeuner.

— J'ai voulu te faire une surprise, mais il manque les bols, je n'ai pu les attraper ils sont tout en haut. Tu vois, je n'ai pas grimpé, j'aurais pu facilement les attraper en montant sur une chaise ! C'est comme le beurre il est tout en haut du frigidaire, je voulais le sortir pour qu'il soit mou, comme tu aimes.

— Tu as bien fait, il ne faut pas grimper sur les chaises, on peut tomber. Tu sais ce qu'on va acheter, un petit escabeau, c'est plus stable tu pourras grimper, en faisant très attention.

— Je ferai attention. Et la regardant de son air moqueur, il ajouta, très attention.

Ce fut leur plus beau petit déjeuner. Il dévora. Elle qui mangeait peu le matin, l'accompagna dans sa débauche de nourriture. La cuisine sentait bon le pain grillé, la brioche chaude, le chocolat, l'amour partagé.

La bouche pleine, il lui fit remarquer que la majorité des livres étaient des livres de filles : *Les malheurs de Sophie, Les petites filles modèles...*

— Il y a aussi *Un bon petit diable*. Mais c'est vrai que ta maman préférait les livres où le héros était une fille.

— Et mon papa qu'est-ce qu'il aimait ?

C'était la première fois qu'il parlait de son papa. Lucile resta un moment sans voix. Elle ne l'avait pas connu. Le couple s'était déjà séparé une fois, puis retrouvé, mais les disputes étaient nombreuses. Le dernier épisode, ils l'avaient vécu ensemble.

— Ça je sais, je peux même te dire qu'ils s'étaient séparés parce que papa était en prison, j'étais petit, mais je me souviens quand j'allais le voir, et on en parlait souvent avec maman. Mais là, je ne sais pas ce qui s'est passé. Papa est arrivé, il a demandé à maman si elle avait préparé mes affaires, et maman m'a dit « Habille-toi je t'emmène chez ta grand-mère, je t'expliquerai. » On a roulé longtemps, j'ai dormi dans la voiture et je suis arrivé chez toi. Je n'ai pas eu les explications !

L'auteur

Voilà comment deux personnages se sont retrouvés à vivre ensemble. Personnages ?

Pour toi lecteur, sont-ils des personnages ? Cette grand-mère est bien réelle, avec ses questions non posées, ses réponses non formulées, ses angoisses. Cet enfant est bien réel, avec sa souffrance cachée, mal cachée, qui ne peut anéantir, heureusement, sa soif de vivre. Elle te rappelle, telle tante, telle grand-mère, petit à petit tu l'habilles comme elles s'habillaient, tu lui donnes leur démarche. Il te rappelle tel voisin, tel cousin... petit à petit tu lui donnes les joues rebondies du jeune cousin, les cheveux roux de l'ancien voisin.

Pour moi aussi, ce ne sont pas des personnages. Mot après mot, ligne après ligne, page après page, l'embryon devient fœtus, se développe, s'installe, et un jour ils prennent vie. Comme l'enfant qui vient de naître, à peine une heure, deux heures, pouvez-vous envisager maintenant la vie sans lui ? Chaque parent a fait cette expérience étonnante, il est ; vous étiez deux, vous ne pouvez plus penser qu'à trois. Depuis le premier jour où ils sont apparus, ils sont. Ils font partie de ma vie.

Sortis de l'ordinateur, personnes de papier, jour après jour, se jouant de la chronologie, ils prennent de l'épaisseur, grandissent. Ils sont à mes côtés le jour, parfois la nuit. Je les retrouve dans mes rêves. Ils sont là, ils n'obéissent pas à mon bon vouloir. Ils vivent, veulent, ne veulent pas, me mènent, je ne sais où ; personnes à part entière.

Oh, je sais ! Cela n'a rien d'original. Mais le vivre est bien différent de le lire, de le dire. Nous vivons maintenant ensemble, eux et moi, vous et moi. Dans ce monde parallèle, bien réel dans lequel vous êtes entré. Vous souvenez-vous de ce « paquet ébouriffé, les yeux gonflés de sommeil » qui sortit de cette voiture en pleine nuit ? Vous souvenez-vous de cette silhouette nue dans l'encadrement de la porte ? Elle vous a marqué, comme elle m'a marqué, fragile et si présente avec ses paroles de reproches, inattendues ! Jean existe, il est sorti du livre que vous tenez à la main, que vous avez posé sur le guéridon, que vous reprendrez quand vous serez disponible.

Pour moi aussi ils sont là, Jean, Lucile...et tous les autres. Ceux du passé, ceux à naître. Ils sont là dans le théâtre de ma vie, le rideau s'ouvre, ils s'animent. J'ai hâte, comme vous, de les retrouver.

Celui qui m'échappe c'est le narrateur, il se cache derrière la troisième personne, dans les coulisses. Suis-je son jouet, est-il le mien ?

Il est toujours difficile de reprendre une histoire quand elle a été interrompue. Même s'il m'échappe, ou parce qu'il m'échappe, je fais confiance à mon narrateur, il renouera les fils.